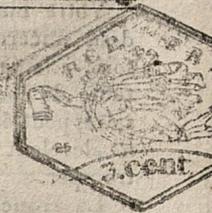


LE PUBLICISTE.

SEXTIDI 26 Nivôse, an VIII.



Relation des avantages remportés par l'armée française en Egypte. — Kleber, général en chef, au directoire exécutif. — Lettre du premier consul Bonaparte au roi d'Angleterre. — Réponse du roi Georges. — Lettre du citoyen Talleyrand, ministre des relations extérieures au lord Grenville. — Départ des Russes pour la Bavière. — Nouvelles diverses.

TURQUIE.

De Constantinople, le 5 décembre (14 frimaire).

On vient de recevoir des nouvelles extrêmement désastreuses du grand-visir.

Ce fut à Ervan qu'il apprit la nouvelle de la bataille d'Aboukir, qui produisit un tel effet dans son armée, que près de la moitié se débanda pendant les marches fatigantes qu'il fit pour se porter d'Ervan à Alep. Arrivé à Damas, il eut plusieurs conférences avec des agens de Dgezzar-pacha. Mais celui-ci lui refusa toujours d'accorder le passage pour ses troupes dans son pachalik. Il fut obligé de traverser les montagnes de Naplouse, pour se porter à Jaffa & à Gaza. Son armée ne consistoit qu'en 15,000 hommes. Tous les efforts qu'il fit en Syrie pour faire marcher les jannissaires & les autres troupes des quatre grands corps, furent inutiles.

Le grand-visir porta son camp jusqu'aux dernières terres cultivées de la Syrie, au commencement du désert de l'Egypte, sur les mamelods qui dominent le village de Kahnouness. Il y est resté quinze jours, faisant ses efforts pour réunir les chameaux & les autres nécessaires pour la traversée de 80 lieues de désert.

Le général Kléber, instruit de ces préparatifs, renforça son avant-garde à El-Arisch, s'y porta en personne; & le 22 octobre, il partit d'El-Arisch avec 2,000 dragons ou hussards français, un régiment de 1,000 hommes, montés sur des dromadaires, & ayant chacun un fantassin en croupe. Il mena, en outre, un grand nombre de pièces d'artillerie légère; il fit un détour avec ce corps dans le désert, arriva sur les derrières du camp ennemi à la petite pointe du jour, à-peu-près dans le même tems où 10,000 fantassins arrivoient au puits de Sebabiak, éloigné d'une lieue & demie du camp ennemi. Le grand-visir, attaqué de cette manière, ne pût faire une longue résistance. Le camp, une partie des bagages & plusieurs milliers de prisonniers sont restés au pouvoir des français.

Le grand-visir, avec les débris de son armée, étoit déjà rétrogradé vers Damas, à dix journées de Gaza.

Les François ont imposé de fortes contributions dans la province de Gaza, & ils ont réuni à El-Arisch plus de 10,000 prisonniers faits sur les Turcs pour travailler aux ouvrages de cette place importante. Cette nouvelle a consterné le diyan & beaucoup augmenté les amis des François. On croit que le grand-visir sera disgracié; on n'a plus à Constantinople aucun espoir de reprendre l'Egypte.

ANGLETERRE.

De Londres, le 7 janvier (17 nivôse).

Les trois pour cent consolidés ne sont pas encore ouverts, c'est-à-dire, il n'y a pas de bourse publique: cependant, dans les transactions particulières, on les cote toujours. Ils étoient avant-hier à 65; ils sont aujourd'hui tombés à 61 $\frac{7}{8}$.

La publication des notes officielles suivantes (1) explique la cause de cette baisse.

Le ministre des relations extérieures de la république française au lord Grenville, ministre des affaires étrangères.

Paris, le 5 nivôse, an 8.

Mylord, j'expédie, par l'ordre du général Bonaparte, premier consul de la république française, un courrier à Londres. Il est porteur d'une lettre du premier consul de la république, pour sa majesté le roi d'Angleterre. Je vous prie de donner les ordres nécessaires pour qu'il puisse vous la remettre sans intermédiaire. Cette démarche annonce d'elle-même l'importance de son objet.

Recevez, mylord, l'assurance de ma plus haute considération.

CH. MAU. TALLEYRAND.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — SOUVERAINETÉ DU PEUPLE.
Bonaparte, premier consul de la république, à sa majesté le roi de la Grande-Bretagne & d'Irlande.

Paris, le 5 nivôse, an 8.

Appelé, par le vœu de la nation française, à occuper la première magistrature de la république, je crois convenable en entrant en charge, d'en faire directement part à votre majesté.

La guerre qui, depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre?

Comment, les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes & fortes, plus que ne l'exigent leur sûreté & leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur, le bien du commerce, la prospérité intérieure, le bonheur des familles? Comment ne sentent-elles pas que la paix est le premier des besoins, comme la première des gloires?

Ces sentimens ne peuvent pas être étrangers au cœur de votre majesté, qui gouverne une nation libre, & dans le seul but de la rendre heureuse.

(1) La mauvaise version de la lettre du 1^{er} consul, publiée dans quelques journaux, vient de ce qu'ils ne l'ont pas prise dans celles des feuilles anglaises qui l'ont rapportée en français. Plusieurs journaux ayant donné très-inexactement ces pièces importantes, nous nous sommes attachés à en donner la traduction la plus fidèle.

Votre majesté ne verra dans cette ouverture que mon desir sincère de contribuer efficacement, pour la seconde fois, à la pacification générale, par une démarche prompte, toute de confiance, & dégagée de ces formes, qui, nécessaires peut-être pour déguiser la dépendance des états foibles, ne décelent dans les états forts que le desir mutuel de se tromper.

La France & l'Angleterre, par l'abus de leurs forces, peuvent long-tems encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement; mais, j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui embrase le monde entier.

De votre majesté, BONAPARTE.

Réponse du lord Grenville, au ministre des relations extérieures, à Paris.

Londres, Downing-Street, le 4 janvier 1800.

Monsieur, j'ai regu & remis sous les yeux de S. M. les deux lettres que vous m'avez adressées. Sa majesté ne voyant point de raison pour se départir des formes depuis long-tems établies en Europe, au sujet des affaires qui se transigent entre les états, m'a ordonné de vous rendre, en son nom, la réponse officielle, qui se trouve incluse dans cette note.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

GRENVILLE.

NOTE.

(*Au ministre des relations extérieures, à Paris.*)

Downing-Street, 4 janvier 1800.

Le roi a donné des preuves fréquentes de son desir sincère pour le rétablissement d'une tranquillité sûre & permanente en Europe. Il n'est ni a été engagé dans aucune contestation pour une vaine & fausse gloire. Il n'a eu d'autres vues que celles de maintenir, contre toute agression, les droits & le bonheur de ses sujets.

C'est pour ces objets que jusqu'ici il a lutté contre une attaque non provoquée; c'est pour les mêmes objets qu'il est forcé de lutter encore: & il ne sauroit espérer, dans le moment actuel, qu'il pût écarter cette nécessité, en négociant avec ceux qu'une révolution nouvelle a si récemment investis du pouvoir en France. En effet, il ne peut résulter d'une telle négociation aucun avantage réel, pour ce grand objet si désirable d'une paix générale, jusqu'à ce qu'il paroisse distinctement qu'elles ont cessé d'agir, ces causes, qui originairement ont produit la guerre, qui en ont depuis prolongé la durée, & qui, plus d'une fois, en ont renouvelé les effets.

Ce même système dont la France accuse à juste titre l'influence dominante comme la cause de ses malheurs présents, est aussi celui qui a enveloppé le reste de l'Europe dans une guerre longue & destructive, & d'une nature inconnue, depuis bien des années, aux usages des nations civilisées.

C'est pour étendre ce système & exterminer tous les gouvernemens établis que, d'année en année, les ressources de la France ont été prodiguées & épuisées, au milieu même d'une détresse sans exemple.

A cet esprit de destruction qui ne savoit rien distinguer (*indiscriminate spirit of destruction*), on a sacrifié les Pays-Bas, les Provinces-Unies & les cantons suisses, ces anciens amis & alliés de sa majesté. L'Allemagne a été ravagée; l'Italie, maintenant arrachée à ses envahisseurs, a été le théâtre de rapines & d'anarchie sans bornes. Sa majesté s'est vue elle-même, dans la nécessité de soutenir une lutte difficile & onéreuse pour garantir l'indépendance & l'existence de ses royaumes.

Et ces calamités ne se sont pas bornées à l'Europe seule; elles se sont étendues aux parties les plus reculées du monde, & même, jusqu'à des pays si éloignés de la contestation présente, tant par leur situation que par leurs intérêts, que l'existence même de la guerre étoit peut-être inconnue à ceux qui se sont trouvés subitement enveloppés dans toutes ces horreurs.

Tant que dominera un système pareil, & que le sang & les trésors d'une nation populeuse & puissante pourront être prodigués pour soutenir ce système, l'expérience a démontré qu'on ne pouvoit s'en garantir efficacement d'aucune autre manière que par des hostilités ouvertes & fermes. Les traités les plus solennels n'ont fait que préparer la voie à de nouvelles agressions. C'est unique-

ment à une résistance déterminée que l'on doit aujourd'hui la conservation de ce qui reste en Europe, de stabilité pour les propriétés, pour la liberté personnelle, l'ordre social & le libre exercice de la religion.

En veillant donc à la garantie de ces objets essentiels, sa majesté ne peut placer sa confiance dans le simple renouvellement de professions générales, annonçant des dispositions pacifiques. Ces professions ont été réitérativement proclamées par tous ceux qui ont successivement dirigé les ressources de la France vers la destruction de l'Europe; par ceux-là même que les gouvernans actuels de la France ont déclaré, depuis le commencement & dans tous les tems, être tous incapables de maintenir les rapports d'amitié & de paix.

Sa majesté ne pourra que ressentir un plaisir particulier, dès qu'elle s'apercevra qu'il n'existe plus réellement ce danger qui a si long-tems menacé ses propres domaines & ceux de ses alliés; dès qu'elle pourra se convaincre que la résistance n'est plus une nécessité; qu'enfin, après l'expérience de tant d'années de crimes & de malheurs, elle verra régner en France de meilleurs principes; en un mot, quand on aura totalement abandonné ces projets gigantesques d'ambition & ces plans inquiets de destruction qui ont mis en problème jusqu'à l'existence de la société civile. Mais la conviction d'un pareil changement, quelque agréable qu'il doive être au vœu de sa majesté, ne peut résulter que de l'expérience & de l'évidence des faits.

Le garant le plus naturel & le meilleur en même-tems & de la réalité & de la stabilité de ce changement, se trouveroit dans le rétablissement de cette race de princes qui, durant tant de siècles, surent maintenir au-dedans la prospérité de la nation française, & lui assurer de la considération & du respect au-dehors. Un tel événement auroit écarté à l'instant, & dans tous les tems il écartera les obstacles qui s'opposeroient aux négociations de paix; il assureroit à la France la jouissance incontestée de son ancien territoire, & donneroit à toutes les autres nations de l'Europe, par des moyens tranquilles & paisibles, la sécurité qu'elles sont maintenant forcées de chercher par d'autres moyens.

Mais quelque désirable que puisse être un pareil événement & pour la France & pour le monde entier, S. M. n'y attache pas exclusivement la possibilité d'une pacification solide & durable, S. M. ne prétend pas prescrire à la France quelle sera la forme de son gouvernement, ni dans quelles mains elle déposera l'autorité nécessaire pour conduire les affaires d'une grande & puissante nation.

S. M. ne regarde que la sécurité de ses propres états, de ceux de ses alliés, ainsi que celle de l'Europe en général. Des qu'elle jugera que cette sécurité peut s'obtenir d'une manière quelconque, soit qu'elle résulte de la situation intérieure de ce pays-là, dont la situation intérieure a causé le danger primitif, soit qu'elle provienne de toute autre circonstance qui mène à la même fin, S. M. embrassera avec ardeur l'occasion de se concerter avec ses alliés sur les moyens d'une pacification immédiate & générale.

Malheureusement jusqu'ici, il n'existe point une telle sécurité. Nulle garantie des principes qui doivent diriger le nouveau gouvernement; nul motif raisonnable pour juger de sa stabilité.

Dans cette situation, il ne reste pour le présent, à S. M., qu'à poursuivre, de concert avec les autres puissances, une guerre juste & défensive, que son zèle pour le bonheur de ses sujets ne lui permettra jamais, ni de continuer au-delà de la nécessité à laquelle elle doit son origine, ni de cesser à d'autres conditions que celles qu'il croira devoir contribuer à leur garantir la jouissance de leur tranquillité, de leur constitution & de leur indépendance.

Signé, GRENVILLE.

Conformément à l'arrêté des consuls français, les agens de la république ont cessé de nourrir leurs prisonniers, qui sont approvisionnés depuis le 10 nivose par des fournisseurs, sous la garantie de notre gouvernement.

Le duc d'York rivalise avec le lord Moira pour le commandement de l'expédition de France. Le bonheur, la gloire, les succès, tout lui promet la préférence.

Le comte d'Artois a déclaré que tous les émigrés devoient le suivre dans cette expédition, où il iroit lui-même.

Des lettres qui arrivent de l'Amérique septentrionale, annoncent que la fièvre jaune a totalement cessé à Philadelphie; que les partis formés par la différence des opinions politiques, sont plus opposés que jamais entre eux; & que celui qu'on appelle *démocrate*, est très-mécontent du président Adams.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

ARMÉE D'ORIENT.

On a reçu enfin des nouvelles officielles d'Égypte par un bâtiment arrivé à Toulon, et parti d'Alexandrie le 5 frimaire. La colonie est dans la position la plus satisfaisante. Voici le précis des événemens militaires qui se sont passés.

Extrait d'une lettre du général en chef Kleber, au directoire exécutif.

An quartier-général du Kaire, le 6^e jour complémentaire an 7.

Citoyens directeurs, le 21 thermidor le général Desaix apprit que Mourad-Bey, après avoir débouché du désert au-dessus de Syout, étoit remonté jusqu'à el-Ganayur. Il fit aussitôt marcher à sa poursuite le chef de brigade Morand, qui bientôt l'attaqua et le mit en fuite. Plusieurs mamelouks furent tués : un cachef et vingt chameaux furent pris.

Mourad-Bey se retira avec la plus grande précipitation. Mais le chef de brigade Morand, et son infatigable colonne, traversant en quatre jours cinquante lieues de déserts, le rejoignirent de nouveau, dans la nuit du 24, près de Samahout; surprisèrent son camp; passeront au fil de l'épée grand nombre de mamelouks; et prirent deux cents chameaux chargés de butin, cent chevaux harnachés, ainsi qu'une quantité prodigieuse d'armes de toute espèce. Mourad-Bey lui-même n'échappa qu'à la faveur de l'obscurité.

Extrait d'une autre lettre du même.

An quartier-général du Caire, le 25 brumaire, an 8.

J'ai à vous rendre compte des événemens qui ont eu lieu en Égypte depuis ma dernière relation, en date du 6^e jour complémentaire.

Haute-Égypte. — Mourad-Bey, après sa défaite, erroit dans les déserts de la Haute-Égypte, & ne rentrait dans le pays cultivé que pour y faire des vivres ou prendre quelque repos. Le général Desaix qui cherchoit à se débarrasser de cet infatigable ennemi, organisa deux colonnes mobiles, composées d'infanterie, montée sur des dromadaires, de cavalerie & d'artillerie : ces colonnes partirent de Syout dans les premiers jours de vendémiaire, commandées, l'une par le général Desaix lui-même, & l'autre par l'adjutant-général Boyer.

Le 17 du même mois, l'adjutant-général Boyer, après trois journées de marche forcée, joignit Mourad-Bey dans le désert de Sédiman. A peine notre infanterie eût-elle le tems de mettre pied à terre & de réunir ses dromadaires, qu'elle reçut la charge des mamelouks & des arabes réunis; elle la repoussa avec vigueur, & par la bayonnette, & par un feu de mousqueterie à bout portant. Cependant les dromadaires devinrent l'objet de la convoitise des ennemis, & trois fois ils tenterent de s'en rendre maîtres; mais nos troupes ne s'ébranlerent point; & riposterent avec la même valeur à ces attaques réitérées. Enfin, les mamelouks & les arabes prirent la fuite, & notre infanterie, remontée sur ses chameaux, se mit à les poursuivre aussitôt. Nous eûmes, dans cette affaire, un homme de tué & dix-sept de blessés. L'ennemi abandonna, dans les sables, plus de quarante cadavres.

J'ai donné alors l'ordre au général Desaix de se rendre au Caire, pour prendre le commandement d'une division dans le corps d'armée destiné à agir contre le grand-visir qui s'achemine de la Syrie. L'adjutant-général Boyer poursuit aux talons Mourad-bey qui toujours lui échappe au moment où il croit l'atteindre.

Frontieres de Syrie. — Cependant le grand-visir avec son armée s'acheminoit de Damas vers Gaza, où il a établi son quartier-général. Son avant-garde est déjà à Kahn-Ioures.

Dès que ce mouvement du visir parvint à ma connaissance, je fis partir du Caire la division Reynier, pour aller camper à Belbeys, & renforcer les postes d'el-Aryeh, Cattyeh & Ssalehhyeh.

Basse-Égypte. — Les mouvemens de l'armée de Syrie, ceux de Mourad-bey m'auroient annoncé quelque entreprise sur les côtes, si je n'en avois pas été prévenu par le grand-visir lui-même.

Déjà, le 2 vendémiaire, dix-huit bâtimens turcs mouillèrent devant le boghaz de Damiette, & ils furent successivement augmentés, de manière qu'on en compta cinquante-trois le 8 brumaire.

Le commodore Sidney-Smith, monté à bord du *Tigre*, commandoit cette flotte. La côte fut sondée de Tynég jusqu'au Boghaz; la passe du Boghaz même fut marquée par des bouées, & des chaloupes canonnières furent établies sur cette ligne. Le 7 brumaire, l'ennemi, à la faveur de ces chaloupes, s'empara d'une tour située à un quart de lieue en mer, à l'embouchure du Nil; il y établit un poste & une pièce d'artillerie.

Aussitôt que je fus prévenu de ces dispositions d'attaque, je fis partir le 12 pour Damiette le général Desaix, avec deux bataillons & environ 150 dragons.

Le 10, à la pointe du jour, l'ennemi exécuta son débarquement, & jeta à terre, du premier transport, environ 4000 hommes qui s'occupèrent aussitôt à se retrancher; le point qu'ils choisirent est celui situé entre la rive droite du Nil, la mer & le lac Menzaleh.

Le général de brigade Verdier, qui étoit campé entre Lesbeh & la côte, instruit de cette descente, marche sans délibérer, attaque & passe au fil de l'épée près de 3000 turcs, n'accordant la vie qu'à environ 800 d'entre eux qui implorèrent sa clémence.

Les troupes que commandoit le général Verdier dans cette audacieuse défense, montoient à peine à 1000 hommes.

Il a été enlevé à l'ennemi trente-deux drapeaux, une pièce de 24, & quatre pièces de campagne avec leurs approvisionnemens.

Parmi les prisonniers, on a trouvé Ismaël-bey, caïmacam ou lieutenant de Seyd-Aly-bey, qui commandoit en chef la division turque, ainsi qu'un commandant de caravelle & plusieurs autres officiers de marque.

Le caïmacam assure que les troupes de débarquement destinées à cette expédition étoient au nombre de 3,000 hommes, tous janissaires d'élite, sortis de Constantinople, il y a à-peu-près trois mois, & dont environ la moitié avoit été mise à terre. Il ajoute que, nonobstant cette défaite, les autres ne manqueront pas de venir sous très-peu de tems.

Nous avons eu, dans cette journée 97 blessés & 22 hommes de tués : du nombre de ces derniers se trouve le chef de brigade Desnoyer, commandant la 2^e légere, officier d'un grand mérite, dont les talens égaloient la froide intrépidité.

Le 18, un coup de vent très-violent força les ennemis d'appareiller & de gagner le large; ils ne reparurent plus depuis. Les croisières d'Alexandrie seules ne désespèrent point; elles sont au nombre de huit bâtimens; parmi lesquels se trouve le vaisseau anglais le *Thésée*.

Pour copie conforme,

Signé, KLEBER.

Le chef de l'état-major-général, Signé, DALLAS.

De Brest , le 29 nivôse.

Il vient d'entrer dans notre port deux frégates , la *Fra-ternité* , venant du Ferrol , & la *Pensée* , venant de l'Amé-rique , avec une prise anglaise , faite par le corsaire *L'Eole* , de Bordeaux.

Nous apprenons que les espagnols ont au Ferrol dix vaisseaux prêts à mettre à la voile : leur destination est inconnue.

Le capitaine de la prise anglaise a déclaré qu'il avoit sauvé trente-huit hommes de l'équipage de la corvette française la *Brûle-Gueule* , revenant de l'Inde , & qui s'est perdue le 17 au matin dans le Raz. On n'a pas encore d'autres détails sur ce malheureux événement.

Il s'est aussi perdu il y a quelques jours une frégate anglaise sur les rescifs de l'isle de Malene , au sud d'Ouessant. Dans cette saison , le voisinage des côtes est très-dange-reux. Aussi ne voit-on plus si souvent les Anglais , et nos convois profitent de ce temps pour cheminer d'un port à l'autre jusqu'à Brest , où il vient d'en entrer un de 50 voiles.

De Nantes , le 19 nivôse.

Plusieurs vaisseaux anglais sont à l'embouchure de la Vilaine & font présumer un projet de débarquement. Les rebelles de la rive gauche sont passés dans le Morbihan , après avoir emmené avec eux tous les bateaux & les grains qu'ils ont pillés. Ils disputent le passage de la Roche-Sauveur à la 22^e demi-brigade , qui sera forcée de les combattre.

La proclamation des consuls du 15 est arrivée ; mais il faut des troupes pour la soutenir.

Des émissaires anglois sont débarqués. Leur mission est de reconnoître la véritable situation de la chouannerie.

De Paris , le 25 nivôse.

« Lorsque nous devenons sages et modérés , a dit un de nos premiers magistrats au sujet de la réponse du ministre britannique , les Anglais se font les jacobins de l'Europe. »

Notre première réplique doit être de finir à tout prix la guerre de la Vendée.

— On a de très-bonnes nouvelles du côté d'Angers. On peut compter , à-peu-près , sur la soumission des pays environnans.

— Le gouvernement ne s'explique , jusqu'à présent , en aucune manière sur la révision des derniers choix , dont l'idée a été jettée dans le public , et y a paru bien accueillie.

— Des hommes , que des nuances d'opinions et les souvenirs du passé séparent encore , entourent , dit-on , quel-quefois le premier consul d'influences contraires ; mais il ne se laisse mener par personne. Il écoute tout , et prononce. Jamais chef d'état n'a plus gouverné par lui-même. Il étonne chaque jour ses conseillers , par la justesse de ses résultats et la profondeur de ses aperçus. On ne conçoit pas comment , si jeune encore , il a pu amasser tant d'observations sur toutes les parties de l'administration.

Ce qu'il y a de remarquable , c'est que ce n'est plus pour le renverser que les différens partis s'agitent , ce n'est que pour se cultiver les uns les autres. C'est déjà une grande amélioration & une heureuse chance de stabilité.

Il reçoit à-peu-près tous ceux qui se présentent , de quelque opinion qu'ils soient. Mais il distingue très-bien les uns & les autres par l'accueil qu'il leur fait , par un geste , par un mot.

— Sieyes est de retour à paris ; il a présidé hier le sénat conservateur.

Ses membres ont adopté une manière nouvelle de pro-céder aux différens nominations : chacun de ses membres présente d'abord deux candidats. Quelques jours après , par scrutin secret , on en choisit cinq sur la totalité. Enfin , dans une séance postérieure , sur ces cinq on élit celui qui doit remplir la place vacante.

— Le tribunal n'a point tenu de séance aujourd'hui. Hier , n'ayant rien à l'ordre du jour , il s'est ajourné à demain.

— Le corps législatif a continué en comité général , la dis-cussion sur sa police intérieure.

— Il est décidé qu'il y aura des préfectures au lieu d'admin-istrations collectives ; il paroît que le nombre des préfectures sera de cent.

— On a cherché depuis peu à flétrir la mémoire des Brutus. C'est , sans doute , pour prouver qu'il ne partage point cette opinion , que le premier consul a chargé le citoyen David , de faire placer dans la galerie des Tuileries , le buste antique de Junius-Brutus , apporté d'Italie. Ce beau morceau de sculp-ture étoit exposé à Rome , au Capitole , dans la salle des sénateurs.

— Le citoyen Marie-Joseph Lacretelle est nommé con-trôleur des contributions du département de la Meurthe.

— La commission militaire de Toulon a condamné , le 5 de ce mois , à la peine de mort , les nommés Français Decagis de Beausse & Joseph Galle , émigrés.

— Une lettre de Munich , du 15 , annonce que les bagages des russes repassent déjà par la Bavière.

— La gazette de Ratisbonne publie , que la première colonne de l'armée russe , revenant de Bohême , arrivera dans cette ville , vers le milieu de pluviôse.

— Il est né à Londres , dans l'année 1799 , 18,970 per-sonnes ; le nombre des morts a été de 18,154.

— La nouvelle de grands troubles en Suede paroît confir-mée.

Bourse du 25 nivôse.

Amsterdam.....	Tiers cons.....	18 f. 75 c.
Idem cour.....	Bons $\frac{2}{3}$	1 f. 2 c.
Hamb.....	Bons $\frac{1}{2}$
Madrid.....	Bons $\frac{1}{4}$
Mad. effect.....	Bons d'arrérage.....	95 f. 75 c.
Cadix.....	Bons pour l'an 8.....	66 f. 00 c.
Gènes effect.....	Or fin.....	101 f. 75 c.
Livourne.....	Ling d'arg.....	50 f. 63 c.
Bâle.....	Portugaise.....	92 f. 50 c.
Lausanne.....	Piastre.....	5 f. 28 c.
Lyon.....	Quadruple.....	79 f. 00 c.
Marseille.....	Ducat d'Hol.....	11 f. 25 c.
Bordeaux.....	Guinée.....	25 f.
Montpellier.....	Souverain.....	33 f. 50 c.
Rente provis.....		10 fr. 88 c.

Esprit $\frac{3}{8}$, 360 francs. — Eau-de-vie de Montpellier , 22 deg. ; 270 f. — Rochelle , 22 d. . . . — Cognac 22 d. 500 f. — Huile d'olive , 1 fr. 25 c. — Café Martinique , 2 fr. 85 c. — Café Saint-Domingue , 2 fr. 55 cent. — Sucre d'Anvers , 2 fr. 15 cent. — Sucre d'Orléans , 2 fr. 5 c. — Savon de Marseille , 1 fr. — Coton du Levant , 5 fr. 10 c. — Coton des Isles , 5 f. 50 c. à 4 f. 60 c. — Sel , 4 f. à 4 f. 50 c.

A. FRANÇOIS.